

Jules STOCKHAUSEN

Itinéraire d'un chanteur
à travers vingt années
de correspondance

1844-1864

Lettres réunies et annotées par
Geneviève HONEGGER

Traductions de l'allemand par
Christiane HAMEL
et de l'anglais par
Claire TROCMÉ et Olivier LARIZZA

Cet ouvrage est publié avec le soutien
de la Fondation d'entreprise La Poste

collection Perpetuum mobile, 2010

Publié en collaboration avec



**PALAZZETTO
BRU ZANE**
CENTRE
DE MUSIQUE
ROMANTIQUE
FRANÇAISE

Symétrie

30 rue Jean-Baptiste Say
69001 Lyon, France
contact@symetrie.com
www.symetrie.com

Crédits

conception et réalisation : Symétrie
impression et façonnage : Présence Graphique, 2 rue de la Pinsonnière, 37260 Monts
numéro d'imprimeur 011137432



collection
PERPETUUM MOBILE
dirigée par Malou Haine
ISSN 1965-0299

ISBN 978-2-914373-68-5

dépôt légal : décembre 2010

© Symétrie, 2010

42.

[à ses parents

Paris,] le 2 mars 1848

Je désire ardemment que vous ayez reçu mes lettres depuis, très chers citoyens ; j'avais écrit aussitôt que les malles-postes pouvaient quitter Paris, car pendant deux jours, mercredi et jeudi, l'agitation a été très grande. Vous avez sans doute lu les détails depuis, les journaux vous en disant assez long là-dessus. Le jeudi au matin, les barricades ont été faites en moins d'une heure dans toutes les rues de Paris ; ces barricades se composaient de pavés principalement, et de chars, de grillages, de maisonnettes renversées, etc. C'était un aspect fort désagréable ; aujourd'hui même les rues ne sont pas encore repavées ; on a cependant remis les pierres à peu près en place. Le service de la police de la Garde nationale se fait admirablement ; les postes de nuit sont très nombreux, la consigne très sévère ; nous avons arrêté encore avant-hier dans la nuit trois individus armés qu'on a conduits immédiatement à la mairie du III^e arrondissement. Cependant, cela ne peut durer ; nous ne pouvons passer ainsi quinze nuits par mois sur une chaise ; ce serait fabuleux ; pour moi, étant volontaire et allant plutôt par devoir pour le citoyen de la maison, j'en prends à mon aise et je passe généralement une nuit sur trois, ce qui n'est pas bien fatigant.

Le gouvernement a bien besoin de soutien, d'ordre, de dévouement, car le moment est vraiment critique : les affaires financières sont déplorables ; les plus riches commerçants se disent ruinés ; Alexandre risque de perdre *trois cent mille francs* d'un moment à l'autre ; cent mille sont déjà perdus. Son père se dit atteint très sérieusement aussi, et quoique fort riche, on renvoie déjà un domestique, on vend deux chevaux, on va mettre probablement la voiture et les deux autres chez le revendeur, que sais-je moi ? Tout cela est fort triste ; son oncle se dit ruiné ; heureusement qu'il voit tout en noir et que c'est probablement exagéré.

M. Becquet, quoique très peu philippiste, va probablement perdre sa place de 7 000 ₣ comme juge ! Et toi mon père, en perds-tu aussi [de l'argent] ? J'en ai bien peur, car la rente, dit-on, ne vaut rien pour le moment ; on garantit cependant le paiement pour le premier trimestre. Tes fonds sur la Hollande, tes fonds chez N. Schlumberger ? Tout pourrait être compromis, il me semble ; aussi je vais redoubler de zèle et me mettre à travailler avec García pendant quelques mois le chant italien ; la vocalisation est encore molle en diable, je n'y parviens pas ; puis-je compter aller en Italie si les troubles s'apaisent, et enfin débiter à Londres ? C'est la seule carrière possible aujourd'hui. Et n'est-il pas reconnu que l'on peut faire son salut de toute manière ? Il faut demander de la force au Bon Dieu, regarder ces dangers d'un œil ferme, d'un pied ferme, les affronter et puis, si j'en ai les moyens, jouer *Le Barbier*, *Cenerentola*, *Semiramide*, *Belisario*¹⁴⁵, dont

145. *Belisario*, opéra en trois actes de Gaetano Donizetti sur un livret de Salvatore Cammarano, créé au Teatro La Fenice à Venise le 4 février 1836.

Adieu, très chère mère, fais-toi embrasser sur le champ par toute la bande sans en excepter aucun, le gros papa Meyer fût-il même avec vous. Ces baisers sont ceux de ton fils qui te chérit.

Jules

49. [en allemand]
Monsieur Stockhausen
Tannenfels, canton de Lucerne

Paris, le 22 juillet [1848]
22^e anniversaire de M. le fils

[...] Nous allons très bien ! Que dire de plus ? Nous prions, mangeons, buvons et dormons tranquillement. Nous travaillons avec tant de sérieux, tant d'ardeur qu'une chose pareille ne nous viendrait jamais à l'idée ! Le grand Opéra rouvre ses portes aujourd'hui. On va y donner *Robert*¹⁷⁵ et monsieur ton fils s'y rendra vraisemblablement s'il a encore 50 sous en poche. Que n'ai-je le génie d'Egmont¹⁷⁶ ! Une belle et forte tête comme la sienne ! Combien cela vous rassurerait ! Mais quoi de plus rassurant que de vous dire que nous sommes nous-mêmes très calmes. L'état de siège convient parfaitement pour Paris ! Toutes les maisons ont été fouillées, et 15 000 insurgés arrêtés. Les autres sont sans doute des malheureux égarés par l'argent, peut-être pas si mauvais dans le fond qu'on veut bien le dire. Vraiment, voilà longtemps que je ne me suis senti aussi bien. [...]

Comme dit, García est rentré de voyage et m'a donné hier encore une heure de leçon, qui en a duré deux. Voilà un homme qui apprécie vraiment les gens musiciens ; et quand on ne chante pas, on parle art. Il me sera d'une grande utilité. Mais ce qui est terrible, c'est que plus on progresse, moins on sait, ou plutôt mieux on se rend compte combien longue sera la route. Les vocalises commencent à couler fort agréablement ; cela sera bientôt acquis. L'état de ma voix s'améliore de jour en jour. Au Conservatoire, il semble que je doive bientôt prendre en charge pour quelque temps la classe de Ponchard, soit en raison d'un futur empêchement, soit par pure indolence de sa part. Levasseur est ravi, le vieux Michelot¹⁷⁷ aussi. [...]

Adieu. Confiance en Dieu, Zutrauen auf Gott, trust to God, confidenza nell gran Dio.*

Julio Stokonoseno

175. *Robert le Diable*.

176. Jules Stockhausen se compare avec humour au comte d'Egmont, qui s'est distingué par son courage et sa tolérance dans la lutte d'indépendance des Pays-Bas espagnols au xvi^e siècle. Ce personnage historique est le héros du drame de Goethe *Egmont* (1788), pour lequel Beethoven a écrit une musique de scène.

177. Pierre Michelot (1785-1856), comédien, a succédé à Talma en 1813 comme professeur de déclamation au Conservatoire. En 1845, il est devenu professeur de déclamation lyrique à la suite de Baptiste.

62. [en allemand]

[Paris,] jeudi 3 mai [1849], le plus beau de l'année*

Cher père,

Ce qui peut le mieux encourager un être jeune, c'est d'avoir sous les yeux un modèle valable. Bien sûr, tu trouveras cette entrée en matière un peu *ex abrupto* ; elle n'en est pas moins juste. Avant que M^{me} Viardot ne vienne chanter ici, nous n'avions, sur la scène parisienne, aucun talent remarquable, à la fois musical et chantant. Mais depuis la représentation du *Prophète*, nous avons là un talent dramatique solide, d'une profonde sensibilité ; cette femme merveilleuse, tout à fait familière des maîtres classiques autant que des modernes, nous a chanté, au dernier concert du Conservatoire²⁰³, l'air de *Don Giovanni* « *Ah! Non mi dir* ». Tu penses bien que je n'ai pas manqué la répétition et que j'ai admiré, des yeux autant que des oreilles, la manière de chanter de cette grande cantatrice. Elle a donné également l'air de *Rinaldo* « *Lascia ch'io pianga la dura sorte*²⁰⁴ » avec une majesté parfaite, que je n'avais plus connue depuis maman. Quel bonheur d'entendre interpréter ainsi Mozart et Händel ! Mais aussi quel talent il faut avoir pour arriver, avec une voix dure et désagréable, à rendre ainsi, avec autant de légèreté, les difficiles vocalises et les inflexions tendres de Mozart ! C'est incroyable ! Autant elle s'est montrée dramatique et pathétique dans *Le Prophète*, autant, dans l'air de Donna Anna, elle était la femme désespérée et amoureuse. Elle représente absolument l'enseignement de García : exprimer par la voix les effets les plus suaves comme les plus violents, et cela sans peine, sans forcer ! Quelle leçon m'a donnée cette magnifique cantatrice, au visage pourtant ingrat ! Quel génie ! Mais ce que j'admire le plus est œuvre de Dieu, c'est-à-dire l'instinct musical de cette femme. Après les quatre premières répétitions du *Prophète*, elle s'est assise au piano et a joué la grande partition d'orchestre pour faire répéter ses camarades Roger, Castellan et Levasseur²⁰⁵ ! N'est-ce pas remarquable ? Voilà ce que je veux devenir ! C'est la noblesse de l'art ! Les mécanismes sont à la portée de n'importe quel pauvre type, mais pénétrer vraiment la musique n'est l'apanage que de rares talents. Je donnerais volontiers 10 F pour pouvoir passer une heure par semaine au piano avec M^{me} Viardot devant des partitions de Mozart et de Mendelssohn !

Et on dit que Jenny Lind chante et joue encore mieux ! C'est incroyable ! Aussi si les finances me le permettent, j'ai l'intention d'aller à Londres à la fin du mois. En France, nous ne l'entendrons jamais ! Ne t'étonne pas. Un jeune professeur doit aller écouter tout ce qui est beau pour se former le goût. Aie la bonté, par conséquent, cher père, de me remettre une lettre, de toi ou de maman, pour *Anderson*, une autre pour M^{me} *Barnwall*.

203. Le 29 avril 1849. Pauline Viardot y chante l'air de Donna Anna *Non mi dir, bell' idol mio* (Mozart, *Don Giovanni*, acte II, scène 12).

204. Haendel, *Rinaldo*, acte II, scène 4, *Lascia ch'io pianga mia cruda sorte*, air d'Almirena, donné dans une orchestration de Meyerbeer.

205. La distribution du *Prophète* était la suivante : Pauline Viardot (Fidès), Jeanne-Anaïs Castellan (Berthe), Gustave Roger (Jean de Leyde), Nicolas Levasseur (Zacharie), direction Narcisse Girard.

C'est aujourd'hui le 28^e anniversaire de la naissance de *M^{me} Schlumberger*¹⁰¹. Vous ne l'avez pas su, mais vous pouvez lui envoyer un joli panier de *Schnitz*¹⁰². Elle recevra de vous comme une divinité reçoit de la main des mortels l'offrande que vous pouvez lui offrir ; chacun selon ses moyens. Quand je considère les salons de Francfort et toutes ces belles dames en toilette, il me semble qu'une porte réservée tout exprès pour *M^{me} S.* va s'ouvrir. En un clin d'œil le plus profond silence s'établit, on la considère, on l'admire, elle n'y prend garde et s'avance vers un des artistes et lui présente sa main ; cela ne vaut-il pas tous les applaudissements de cette foule bruyante et vaniteuse ?

127.

[à son père]

Weimar, le 15 mars 1856

[...] Je n'ai quitté Francfort que mardi matin à 7 heures ; à 5 heures et demie nous étions ici à l'hôtel qu'habitaient Goethe et plus tard la célèbre Bettina Arnim¹⁰³ : *Zum Elefanten*. Que de souvenirs dans cette chambre et cette alcôve où la comtesse d'Arnim loge encore quand elle vient à Weimar !

Dès mon arrivée j'ai envoyé ma carte à Liszt, mais au lieu de me laisser aller chez lui, il est venu le même soir lui-même. Il a été fort aimable, fort grandiose dans ses manières et fort haut dans le ton de sa voix, mais c'est une manière dont il ne faut pas s'effrayer, j'en étais prévenu et le docteur Liszt en lunettes ne m'a pas intimidé le moins du monde. Le mercredi, je remis dès le matin mes deux lettres pour la cour : l'une de *M^{me} Koch Gontard* pour la comtesse Fritsch, dame d'honneur de la grande-duchesse douairière¹⁰⁴, sœur de l'empereur Nicolas (d'heureuse mémoire), l'autre d'*Otto Müller*¹⁰⁵, poète et écrivain, romancier fort distingué, pour le chambellan de la grande-duchesse régnante¹⁰⁶, M. le baron de Zedlitz¹⁰⁷. Ce dernier me donna séance tenante l'espoir de chanter vendredi à la cour. Le matin à 9 h j'avais déjà reçu une lettre de *M^{me} Schumann* datée de Leipzig (en passage à son retour de Vienne et en route pour Londres), dans laquelle elle me priait de venir chanter le lendemain jeudi à une matinée chez ses amis Preusser¹⁰⁸, une famille

101. Jules Stockhausen s'est déjà plaint de ne recevoir aucune lettre de celle qui va occuper de plus en plus ses pensées. Cet aveu déguisé en dit long sur ses sentiments.

102. Petit panier de fruits secs, expression utilisée dans les campagnes d'Allemagne du Sud.

103. Elizabeth Bettina Brentano von Arnim (1785-1859), femme de lettres allemande, sœur du poète Clemens Brentano et grande admiratrice de Goethe.

104. Maria Pavlovna de Russie (1786-1859), devenue grande duchesse de Saxe-Weimar-Eisenach par son mariage en 1804 avec Frédéric-Charles de Saxe-Weimar-Eisenach (1783-1853). Bonne pianiste, elle est une mécène des arts et des sciences.

105. Otto Müller (1816-1894), romancier et journaliste allemand, membre du Frankfurter Museum.

106. Sophie d'Orange-Nassau (1824-1897), épouse de Charles-Alexandre de Saxe-Weimar-Eisenach, qui règne depuis 1853.

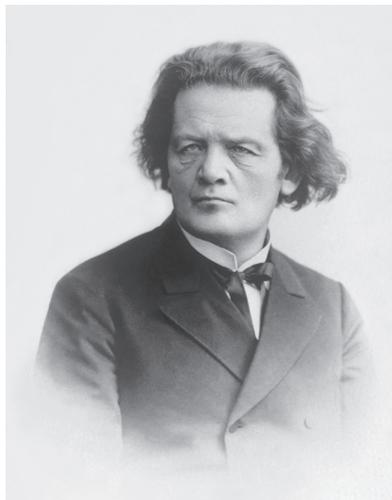
107. Baron Joseph Christian von Zedlitz (1790-1862), poète allemand. En 1837, il est attaché au ministère des Affaires étrangères à Vienne, où il met sa plume au service de Metternich. Depuis 1850, il représente les duchés de Saxe-Weimar et de Nassau auprès de la cour de Vienne.

108. Annette Preusser est la dédicataire des *Waldszenen* op. 82 de Schumann (1848-1849).

dans ces circonstances un bras droit. La Frezzolini¹³ et Gardoni¹⁴ chanteront aussi. Lundi passé, j'ai chanté avec la VIARDOT¹⁵ ! Quelle artiste ! quel esprit ! quelle musicienne et quel excellent ménage¹⁶, du moins s'il faut en croire ce que dit le monde.

Adieu, ma chère mère, je t'embrasse ainsi que tous les nôtres. Envoie ma lettre à père, s'il te plaît.

Ton dévoué et reconnaissant Jules



Portrait de Anton Rubinstein.
collection Symétrie

Après avoir remporté « un grand succès » à la Société des concerts du Conservatoire le dimanche 5 avril¹⁷, Jules Stockhausen reçoit sa mère et sa sœur Adèle, qu'il fait travailler. L'événement est sa rencontre avec Anton Rubinstein¹⁸, qui donne trois concerts : le 14 avril dans les salons Érard, le 26 avril et le 3 mai, salle Herz. Aux côtés notamment de Pauline Viardot et Henri Vieuxtemps, Jules Stockhausen participe au dernier, en chantant la cavatine de La Fête du village voisin de Boieldieu.

142.

Paris, le 14 mai 1857

Mon cher père,

D'où vient que tu ne m'écrives plus ? Je t'avais envoyé de Bordeaux une longue lettre¹⁹, mais je n'avais pu te dire le succès que j'y ai obtenu parce que j'avais écrit avant le concert. Tu n'as jamais répondu à cette lettre, ce qui me fait penser qu'elle t'a déplu, ou que tu t'es enfin rendu à l'évidence surtout depuis que maman t'a écrit que ma voix a vraiment beaucoup gagné en force et en rondeur, en égalité et en étendue. De même qu'il faut à l'oiseau l'espace pour chanter, de même il le faut à l'homme ; le salon et l'air chaud rétrécissent la voix, l'espace et l'air plus frais de la scène

13. Erminia Frezzolini (1818-1884), soprano italienne, est alors l'une des interprètes les plus remarquables de Donizetti et de Bellini. De 1854 à 1857, elle est engagée à Paris au Théâtre-Italien où elle chante le rôle de Gilda lors de la première représentation en France de *Rigoletto* (janvier 1857).

14. Italo Gardoni (1821-1882), ténor italien.

15. Jules Stockhausen chante à nouveau avec Pauline Viardot le 14 mars 1857 à Orléans, où les deux artistes se partagent le programme et interprètent ensemble un duo du *Barbier de Séville* (D-F : *Nachlass Julius Stockhausen: Konzertprogramme*, image 52).

16. Pour les parents de Stockhausen, tout ce qui touchait au théâtre était immoral, d'où cette mise en avant du couple uni que formaient Pauline et Louis Viardot.

17. Dans l'air de *Varo Nasce al bosco*, tiré de *Ezio* de Haendel, et le trio final de *La Création* de Haydn, avec M^{lle} Boulard et le ténor Louis-Joseph Espinasse, dit Paulin (1814-1867).

18. Le pianiste et compositeur russe Anton Rubinstein (1829-1894) fait alors une tournée internationale. En 1862, il fondera le conservatoire de Saint-Petersbourg.

19. Lettre 253 du 18 avril 1857 (D-F : *Nachlass Julius Stockhausen*), non publiée ici.

158. [en allemand]
[à ses parents]

Leipzig, samedi 5 mars 1859]

[...] ⁸³ Hier on m'attendait à Hanovre pour chanter chez le roi et ce soir, au concert d'abonnement ; j'ai été *obligé* de télégraphier que je ne venais pas. C'était *fâcheux** pour moi, mais impossible de faire autrement sans mettre ma voix en danger. – Je devais également chanter à Brême ; je ne suis pas encore allé à Hambourg. Le 20, je vais me produire pour la première fois à Varsovie. On va donner la *Passion* de Bach ici et à Cologne⁸⁴ ; je suis invité aux deux ; à [mot illisible], ce sera *Judas Macchabée*, pour lequel je suis engagé ; mais comment accepter si mon registre de baryton ne se remet pas vraiment ? Pas de *lamento* excessif ; après deux journées sans chanter une note ni parler beaucoup, cela va déjà pas mal ou du moins bien mieux. Jeudi prochain, je vais chanter ici pour la troisième fois ; une *revanche** à prendre, il le faut ! [...]

Dresde, lundi le 7 – Hier après-midi vers 2 heures et demie, je me suis installé ici pour me reposer ; je connais déjà trop de monde à Leipzig, les visites à faire et à recevoir sont trop fatigantes. Ma voix parlée va nettement mieux ; pour le prochain concert, j'ai choisi de vrais airs pour baryton afin de bien poser la voix ; pas de mélodie. Quelques gammes et exercices, aucune leçon à donner, aucune visite, un beau temps doux, tout cela me remettra d'aplomb. M^{me} Schumann est ici et donne ce soir un concert, que j'irai écouter dans le cadre de ma cure de repos. Une magnifique artiste ! Magnifique de simplicité, de vérité ! Combien Beethoven se serait réjoui d'entendre sa musique jouée comme elle le fait ! [...]
Adieu, que Dieu vous aime tous.

Jules

Clara Schumann, de son côté, écrit à Brahms le 14 mars 1859 : « Il n'y a rien à dire de ma vie ; elle est semblable à n'importe quelle vie de virtuose. [...] Mais cette fois, Stockhausen l'a illuminée par sa manière exceptionnelle de chanter les mélodies ; sa musicalité profonde, la facilité avec laquelle il déchiffre tout à vue, quel bonheur ! [...] Mercredi, nous donnons un concert ensemble⁸⁵. »

159.

Dresde, le 15 mars 1859

Ma chère Adèle,

Quand inventera-t-on une manière abrégée de correspondre ? Le télégraphe est trop cher et ne dit que la dixième partie et la plume va si lentement qu'elle n'arrive jamais à temps.

83. La première page manque.

84. La *Passion* selon saint Matthieu.

85. Voir Berthold LITZMANN, *Clara Schumann. Ein Künstlerleben nach Tagebüchern und Briefen*, vol. III, Leipzig : Breitkopf & Härtel, 1909, p. 55.

pas cesser, après de nombreux rappels j'ai encore *zugegeben* (terme de boucherie : *zugebe, zungob*¹⁰⁷) le fameux cheval de bataille *Frühlingsnacht*¹⁰⁸ de Schumann.

Hier je n'étais pas seul à la cour. Notre maître Joachim a joué et Jaëll¹⁰⁹, le pianiste de la cour, a fait ses tours de force sur le piano. Il est question de me donner le titre de *Kammersänger des Königs v. Hannover*, mais cela ne me plairait qu'à moitié, vu que Jaëll (*that nasty little beast*¹¹⁰) est également Hofpianist ! Je donnerais 500 ₣ de ma poche à vos pauvres de Guebwiller, Madame, si je pouvais vous faire entendre Joachim ! Quel artiste ! Et quel parfait homme ! Plein de cœur et solide à la fois. Quel respect pour l'art ! Quel culte ! Ce n'est que dans ce pays que l'on trouve des artistes de cette trempe.

Nous avons donné, J. Brahms, J. Joachim et J. Stockhausen, un concert à Hambourg ensemble¹¹¹ ; la foule était telle que nous avons fait 3 000 ₣ de recette ; il est resté à chacun net 800 ₣. Brahms est un compositeur d'élite, élève et grand ami de Schumann et disciple de Beethoven à ce point que, sans le vouloir, il écrit 24 ou 30 mesures du grand maître à s'y méprendre. Nous nous sommes bien moqués de lui J. Joachim et moi ; dans sa *Sérénade* notamment il a copié un passage de la *Symphonie pastorale* presque note pour note. Il riait avec nous et disait : « *Es wird schon anders werden* », ou bien : « *Ist es wirklich gestohlen*¹¹² ? » Il est de Hambourg et prononce les *st* comme en italien *stella* et non *schtella*. Cette jolie prononciation va si bien à sa jolie figure blonde et intelligente qu'on le taquine volontiers pour le faire parler. Il est blond comme certain bijou, certain amour d'enfant qui a nom Emmanuel¹¹³. Je me réjouis beaucoup de le revoir demain ; il me rappellera encore mon petit ami. Je remarque, Madame, que lorsque je me mets à causer voyages, concerts et musique avec vous, je n'en finis pas ; c'est affreux ! Se laisser aller ainsi ! C'est impardonnable ! Vous êtes vraiment coupable, Madame, de [ne] m'avoir jamais écrit ! Je vous en voudrai longtemps pour cela ! [...] C'est vraiment bien mal à vous, Madame, bien mal.

Je pense arriver (c'est un secret à Colmar) le lundi de Pâques chez ma mère ; je ne sais si j'aurai le temps d'aller à Guebwiller, peut-être bien. Quant à Munster, je veux y aller absolument, et être de retour à Paris le vendredi de la semaine de Pâques (il faut que je sois le 30 avril à Londres). Votre réponse me trouvera ici le 16 de ce mois, Madame, ou le 14 à Berlin, Hôtel de Rome, ou le 9, 10, 11 à Hambourg, poste restante.

Recevez, Madame, l'assurance de mes sentiments de dévotion et de parfait dévouement.

J. Stockhausen

107. Jules Stockhausen joue sur les expressions donner un *bis* et donner du rab.

108. Schumann, *Frühlingsnacht* op. 39 n° 12, lied sur un texte de Joseph von Eichendorff.

109. Alfred Jaëll (1832-1882), pianiste dont la virtuosité était légendaire, au point qu'une caricature le représente avec dix doigts à chaque main.

110. « Ce méchant petit coquin ».

111. Après avoir été les solistes d'un concert symphonique le 24 mars 1859, les trois artistes se retrouvent le 28 mars, salle Wörmer. Brahms accompagne au piano ses deux amis et Joachim dirige la première audition de sa *Sérénade n° 1* en *ré* majeur op. 11, dont le cinquième mouvement (*Scherzo*) est très beethovenien.

112. « Ce sera différent » ou bien « Est-ce vraiment volé ? »

113. Fils cadet de Jenny Schlumberger.

Lettre de Beethoven à Franz Anton Adam Stockhausen à Paris¹

À Monsieur François Stockhausen
Musicien célèbre à Paris (en France)
rue Paradis Poissonnière n° 18.

Hetzendorf, le 12 juillet 1823, à la campagne

Monsieur,

Comme vous m'honorez d'une lettre, je tiens à vous dire que ces lignes m'ont montré toute l'attention que vous me portez. J'aimerais seulement être certain de mériter tout ce que vous avez l'amabilité de dire de moi. Le bon accueil réservé par Cherubini à S.² me réjouit. Il me serait vraiment agréable de pouvoir témoigner autant que je le souhaite toute ma considération à Cherubini, mais – *vita brevis, ars longa* – de trop nombreuses occupations m'en empêchent.

S'agissant de ma Messe³, on m'a conseillé d'ouvrir une souscription ; jusqu'à présent, elle n'a paru qu'en manuscrit. Le roi de France, le tsar de Russie et quelques autres souverains ont souscrit pour cette forme-là. Il passera encore bien du temps avant qu'elle ne soit gravée. C'est à cette fin que je vous envoie une feuille de souscription ; si vous pouviez en recueillir quelques autres – hormis des éditeurs, qui en feraient, bien sûr, mauvais usage – cela me serait très agréable. Ma situation explique aussi en partie cette ouverture de souscription : je n'ai ici *aucune rentrée d'argent*⁴, depuis quatre ans et demi ma santé est constamment mauvaise, et, de surcroît, je souffre maintenant depuis quatre mois et demi d'une *maladie des yeux*⁵. Je vous prie donc de bien vouloir chercher autour de vous ou même de faire insérer dans les *Petites Affiches* une annonce pour savoir s'il ne se trouve pas à Paris un grand mélomane, un *dentiste** ; l'été dernier, cet homme m'a envoyé une lettre

-
1. Reproduction de l'autographe en allemand dans M. STEINLEN-ENSFELDER, « Une dynastie d'artistes alsaciens, les Stockhausen, 1^{re} partie », *La Vie en Alsace*, mai 1930, p. 108 (n° 5).
 2. Louis Schlösser (1800-1886), élève de Rinck à Darmstadt, de Seyfried, Mayseder et Salieri à Vienne, de Lesueur et Kreutzer à Paris, fait carrière à la cour de Darmstadt où il est successivement Konzertmeister (1834), Hofmusikdirektor (1840) puis Hofkapellmeister (1858). À l'occasion d'un voyage à Paris en mai 1823, Beethoven lui avait remis des lettres pour Cherubini et pour l'éditeur Schlesinger.
 3. *Missa solemnis* op. 123.
 4. En français dans l'original et souligné.
 5. En français dans l'original et souligné.